



" La plus grande Sainte des temps modernes "

Lorsque le pape Pie X (1903-1914) parlant de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (morte en 1897) à un missionnaire, au cours d'une audience privée, lui disait : « c'est la plus grande sainte des temps modernes », il prononçait une parole prophétique. Lui-même fut canonisé en 1954.

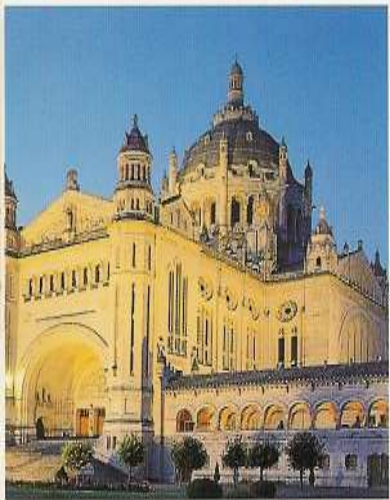
A l'approche du centenaire de « l'entrée dans la Vie » de cette jeune carmélite morte inconnue dans un monastère de province, nous vérifions la justesse de cette parole. Y a-t-il un saint, une sainte - François d'Assise, peut-être ? - qui soit plus connu, plus aimé dans le monde que cette jeune fille canonisée en 1925, déclarée patronne universelle des missions en 1927, patronne secondaire de la France avec « sa sœur chérie » sainte Jeanne d'Arc en 1944 et qui sera sans doute un jour Docteur de l'Eglise ?

Il n'est guère d'église dans le monde qui ne possède sa statue (souvent d'un goût douteux, hélas !). Or son image a été répandue dans le monde à des millions d'exemplaires et, depuis 1961, 47 photos authentiques ont révélé son vrai visage qui n'a vraiment aucune ressemblance avec les cartes postales qui en font une petite "star" mièvre et fade.

Dans le monde anglophone, Thérèse est « the little Flower », dans le monde hispanique « Teresita », pour la langue portugaise « Teresinha », au Caire la sainte Fatma pour les musulmans.

Ses écrits rédigés « par obéissance » à ses prieures, réunis dans un volume intitulé *Histoire d'une Âme* (paru en 1898) sont un best-seller mondial dont on ne peut plus compter les traductions (plus de 60 langues et dialectes). Le travail critique qui a abouti à la publication des textes originaux a exigé quarante ans de travail de diverses équipes. Le 18 février 1993, le pape Jean-Paul II recevait les huit volumes de l'édition des *Œuvres complètes*, base de toutes les études à venir.

La bibliographie thérésienne compte déjà des milliers de volumes en toutes les langues. Théologiens, spirituels, romanciers et psychologues ont scruté sa personne et son message. Du P. Philipon au cardinal Urs von Balthasar, en passant par les Pères Congar, Bouyer, Durrwell, Bro, Laurentin, les cardinaux Journet, Daniélou, Poupard, les études théologiques se sont multipliées. Et de Léon XIII à Jean-Paul II, tous les papes de ce siècle ont exalté sa spiritualité.



La Basilique

Pie XII, lui, l'a appelée « la plus illustre thaumaturge des temps modernes ». Il est vrai que les Éditions du Carmel de Lisieux ont publié entre 1910 et 1925 sept volumes de « Pluies de roses » (3750 pages) relatant des faits étonnants de guéris-

sons, apparitions, conversions racontés par des bénéficiaires du monde entier. Encore ne s'agit-il que de la pointe visible d'un iceberg, car combien de gens qui doivent beaucoup à Thérèse de Lisieux n'ont jamais relaté ce qu'elle avait fait dans leur vie. Ainsi se vérifie cette mystérieuse parole dite le 17 juillet 1897, dans l'infirmerie où elle mourrait de tuberculose : « Je passerai mon Ciel à faire du bien sur la terre ». Mais elle ajoutait : « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. »

Nouvelle vérification historique : son message spécifique, cette « voie d'enfance spirituelle » découverte vers vingt-deux ans, en font une maîtresse spirituelle qui a guidé des millions d'êtres à travers le monde, suscité des milliers de vocations sacerdotales et religieuses, préparé les axes fondamentaux du Concile Vatican II : retour à la Parole de Dieu, christologie, ecclésiologie, mariologie, etc. Sans bruit, inconnue, elle a opéré une révolution spirituelle qui a fait basculer une spiritualité encore teintée de jansénisme craintif envers un Dieu d'abord justicier, en une audacieuse confiance en Dieu « Amour Miséricordieux », source de Vie et de Joie.

En 1937, un psychiatre publiait un pamphlet qui voyait dans « l'ouragan de gloire » (Pie XI) thérésien, le signe infaillible de l'agonie de l'Église catholique. L'exaltation universelle d'une « névrosée » insignifiante démontrait la faillite d'une religion masochiste.

Cinquante ans plus tard, connaissant bien mieux Thérèse Martin et son milieu, psychologues et spirituels reconnaissent les merveilles opérées par la grâce dans un psychisme perturbé par la mort d'une mère, à l'âge de quatre ans et demi. Le chemin de sainteté tracé par Thérèse encourage et stimule au contraire tant de contemporains atteints par des blessures affectives ou autres. La sainteté n'est pas réservée aux gens « normaux ». (D'ailleurs qui sont-ils ?)

La « petite voie » n'est pas un « truc » pour aller au ciel à moindre frais. C'est la réalisation contemporaine de l'exigence évangélique : « Si vous ne changez pas, pour devenir comme les petits enfants, dit le Seigneur, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt 18, 3).

Le 2 juin 1980, Jean-Paul II, premier pape pèlerin venu à Lisieux, l'a dit avec force : « La "petite voie" est la voie de la "sainte enfance". Dans cette voie, il y a en même temps la confirmation et le renouvellement de la vérité la plus **fondamentale** et la plus **universelle**. Quelle vérité du message évangélique est en effet plus fondamentale et plus universelle que celle-ci : Dieu est notre Père et nous sommes ses enfants ? »

En 1897, Lisieux comptait 18 600 habitants. Aujourd'hui, il n'y en a guère que 24.500 mais cette petite ville normande est devenue le carrefour des nations. Sur les lieux où a vécu Thérèse, un pèlerinage mondial est né ! Malgré des prédictions pessimistes, une basilique a été construite, de 1929 à 1937, en pleine crise économique, payée par des dons du monde entier. Aujourd'hui, elle est trop petite et il faut construire un centre d'accueil international, en vue de 1997... et de la suite. Car nous ne sommes pas au bout de nos étonnements émerveillés. Dès 1932, un fervent disciple de la grande « petite » Thérèse, le Père carme Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus annonçait : « Petite enfant, elle apprendra aux âmes qui formeront l'armée des saints des derniers temps à se livrer pleinement à la miséricorde de Dieu. Nous sommes au commencement de sa mission. Les grandes œuvres ne sont pas encore venues et ce n'est que par elles que sainte Thérèse paraîtra ce qu'elle est : Grande parmi tous les saints ! »

L'avenir montrera... Mais il est bien des signes, à l'heure de la « nouvelle évangélisation » d'une société dépressive, d'un renouveau de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour dans une jeunesse sans repères : ils montrent que la vie et le message d'une jeune fille « morte d'amour » pour Dieu et les hommes porteront toujours des fruits. Car elle a promis d'être active sur notre terre, « jusqu'à la fin du monde ». Dont acte. Dieu mène toujours à son terme ce qu'Il a commencé.

Guy Gaucher
Évêque auxiliaire de Bayeux et Lisieux.



© OCL Liseux



Alençon



Les Buissonnets

Histoire d'une vie

Une enfant d'Alençon (1873-1877)

D'origine paysanne et militaire, de la Normandie et de la Mayenne, la famille Martin s'enracine dans des traditions solides. Louis Martin (1823-1894), élevé dans les camps militaires, a songé sérieusement à une vie monastique. Elle ne se réalisa pas et il se tourna vers l'horlogerie. Zélie Guérin (1831-1877), de son côté, essaya vainement d'entrer chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elle apprit le point d'Alençon et excella dans ce travail de précision. C'est en 1858 qu'ils se marièrent. Ils eurent neuf enfants. La mortalité infantile en emporta quatre, dont deux garçons.

La petite Thérèse arriva la dernière, le 2 janvier 1873. Placée un an en nourrice, elle devint une enfant très vivante, espiègle, fière, heureuse de vivre, entourée de beaucoup d'amour dans ce foyer chrétien où la prière, la liturgie, la charité concrète furent l'humus de sa propre ferveur envers Jésus - son souci de « lui faire plaisir » - et la Vierge Marie. Coup de tonnerre dans le ciel bleu de lumière : sa mère est emportée par un cancer du sein en l'été 1877.

La petite fille des Buissonnets à Lisieux

Il reste un père chargé de cinq filles de dix-sept à quatre ans. Son beau-frère, Isidore Guérin, pharmacien à Lisieux, l'invite à rejoindre sa famille dans cette petite ville de 18 600 habitants. Le déménagement a lieu le 15 novembre 1877.

Thérèse va passer onze ans aux Buissonnets, belle maison quelque peu isolée du centre de la ville, avec son jardin calme. Ses sœurs, Marie et Pauline, soignent son éducation. La « pauvre Léonie » a un caractère difficile. Céline, de près de quatre ans son aînée, est la compagne de ses jeux. Louis Martin est aussi maternel que paternel. Il sort souvent avec sa « petite Reine » en promenade, à la pêche dans la campagne environnante. Le caractère de Thérèse a changé : le choc du départ de sa maman l'a introvertie, rendue timide, effacée. L'entrée à l'école des Bénédictines de Notre-Dame du Pré, à huit ans et demi, lui est une épreuve. Ces relations nouvelles la bousculent : « Les cinq années que je passais à l'école (1881-1886) furent les plus tristes de ma vie. » Elle étudie scrupuleusement, aime le catéchisme,

l'histoire, les sciences ; orthographe et calcul la font peiner.

A dix ans, elle est frappée en plein cœur par le départ de Pauline, sa sœur préférée, au Carmel (2 octobre 1882). Elle l'avait choisie comme seconde maman. Ce nouveau choc affectif rouvre une cicatrice au point qu'elle tombe très gravement malade. Pendant un mois, c'est une mortelle inquiétude pour l'entourage : hallucinations, rotations imprévisibles du corps, anorexie déroutent les médecins. Famille et Carmélites invoquent Notre-Dame des Victoires. Alors qu'on ne sait plus si l'enfant va « mourir ou rester folle », la statue de la Vierge familière de la famille lui sourit le 13 mai 1883. Thérèse est guérie. Mais deux « peines d'âme » vont la torturer encore pendant des années, atténuées lors de sa préparation à sa première communion, tant attendue. Le 8 mai 1884 - elle a onze ans - « ce fut un baiser d'amour », une « fusion » avec Jésus : Il se donne à elle, elle se donne à Lui. Sa faim eucharistique lui fait regretter que la communion ne soit pas quotidienne. La Confirmation, « ce sacrement d'Amour », reçue le 14 juin 1884

La " conversion" de Noël 1886

l'émervaille. Vacances à Trouville, à Saint-Ouen-le-Pin. Mais la retraite de renouvellement va déclencher une crise de scrupules qui va durer dix-sept mois. Sa sœur Marie l'aide à s'en débarrasser. Mais l'aînée, à son tour, entre au Carmel de Lisieux (15 octobre 1886). C'en est trop pour l'adolescente qui est séparée de sa troisième mère. Elle va avoir quatorze ans, elle est belle avec ses yeux magnifiques et ses longs cheveux, elle mesure 1,62 m. Sur la plage de Trouville, où on la remarque, on l'appelle « la grande Anglaise ». Mais elle vit une détresse intérieure qui ne cède qu'à l'intercession de ses quatre petits frères et sœurs du ciel qu'elle implore en novembre 1886. Délivrée, elle demeure hypersensible, faible de volonté, « pleurant d'avoir pleuré ». Comment entrer au Carmel - elle y songe depuis l'âge de neuf ans pour vivre avec Jésus - dans cet état pitoyable ?

La grâce va la transformer dans l'escalier des Buissonnets ce soir du 24 décembre 1886, au retour de la messe de minuit à la cathédrale Saint-Pierre. Une parole de son père déclenche une transformation intérieure soudaine. La force de l'Enfant-Dieu envahit sa faiblesse. Elle retrouve soudain son caractère fort de ses quatre ans et demi. Dix ans de lutte s'achèvent. La source de ses larmes est tarie. Libérée d'elle-même enfin, elle va commencer une « course de géant ». « La charité entra dans mon cœur, je m'oubliai pour faire plaisir et dès lors je fus heureuse. » Maintenant, elle va pouvoir réaliser son désir : entrer au Carmel le plus vite possible pour aimer Jésus et prier pour les pécheurs. Lors de l'été 1887, une grâce reçue durant la messe la pousse à se tenir en esprit au pied de la Croix de Jésus, à recueillir son sang et à le donner aux âmes. Ayant entendu parler du triple crime d'un certain Pranzini, elle décide de le sauver de l'enfer par la prière et le sacrifice. Le 1er septembre 1887 elle pleure de joie : avant d'être guillotiné, le condamné a embrassé le crucifix. Pour Thérèse, son « premier enfant » est entré dans la miséricorde divine. Elle espère en avoir bien d'autres au Carmel.

En cette année 1887, elle s'épanouit sur tous les plans : physique, intellectuel, artistique, spirituel surtout. Avec la persévérance de l'amoureuse, elle va lutter pour entrer au Carmel à quinze ans : elle devra vaincre les oppositions de son père (vite convaincu), de l'oncle Guérin, de l'aumônier du Carmel, de l'évêque de Bayeux, Mgr Hugonin... elle décide alors de parler à Léon XIII, puisqu'avec son père et Céline, elle est inscrite à un pèlerinage en Italie.

Ce mois de novembre 1887, où elle découvre la Suisse, Florence, Venise, Assise et surtout Rome, va être capital dans sa vie. Pleine d'ardeur, elle ouvre yeux et oreilles, découvre que les prêtres ne sont pas des anges, mais "des hommes faibles et fragiles". Ils ont un grand besoin de prière, elle comprend mieux la vocation du Carmel. Mais le but de son pèlerinage demeure : demander au Pape d'entrer au monastère à quinze ans. L'audience du dimanche 20 novembre 1887 est un « fiasco » selon Céline. Aux implorations de Thérèse, Léon XIII répond évasivement. En larmes, la jeune fille est évacuée par les gardes pontificaux. Elle n'a plus que Jésus.

De retour à Lisieux, après une pénible attente, elle reçoit enfin l'autorisation de Mgr Hugonin. Encore un peu de patience. Le lundi 9 avril 1888, Thérèse Martin, très émue, mais déterminée, dit adieu aux Buissonnets et aux siens en larmes. C'est « pour toujours, toujours » qu'elle va vivre en ce désert avec Jésus et vingt-quatre compagnes cloîtrées : elle a quinze ans trois mois.



Jardin du Carmel

Au Carmel (1888-1897)

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est heureuse mais le concret de la vie de la carmélite rencontre diverses souffrances : les heurts de la vie communautaire, le froid, le nouveau régime alimentaire, l'aridité dans la prière (2 h d'oraison et 4 h 1/2 de prière liturgique)... Mais surtout une détresse inattendue : la maladie de son père tant aimé ! Atteint d'artériosclérose cérébrale, de crises d'urémie, il fait une fugue (juin 1888) qui angoisse l'entourage et d'abord sœur Thérèse. Postulante, novice, elle prend l'habit le 10 janvier 1889 après une retraite de grande sécheresse intérieure. Ce n'est pas sans raison qu'elle ajoute alors à son nom : « de la Sainte Face ».



Le Carmel

CARMEL QUI ES-TU ?

Sur le Mont Carmel, en Terre Sainte, près de l'actuel Haïfa, se trouvent des grottes où vécurent des ermites dans la tradition spirituelle du Prophète ÉLIE.

Au XIII^e siècle, des frères ermites se regroupèrent en tant que « frères de la Vierge Marie » sous une règle commune. Le Carmel était né.

Au XVI^e siècle en Espagne, **Thérèse d'Avila** et **Jean de la Croix** réformèrent profondément le carmel, le simplifiant et l'axant sur la prière contemplative, le travail dans la solitude d'une clôture stricte, la vie fraternelle. De petits « déserts » priant pour le salut du monde.

Le **CARMEL DE LISIEUX** fut fondé en 1838. Lorsque Thérèse Martin y entra en 1888, il s'y trouvait vingt-six sœurs (âge moyen 47 ans). On y priait 6 h 30 dans le chœur des religieuses (dont 2 h d'oraison), on y travaillait pour gagner sa vie (pauvrement), 2 heures de récréation commune.

Les jeûnes y étaient sévères. On se levait à 5 h 45 même en hiver. On se couchait vers 23 heures.

Il existe plus de 800 carmels de femmes dans le monde, dont 110 en France.

Le 12 février 1889 restera une date pour la famille Martin : après une crise de démence, le « Patriarche » est interné à l'hôpital du Bon Sauveur de Caen. « Ah ! ce jour-là je n'ai pas dit pouvoir souffrir davantage !!! » La novice voit se briser en M. Martin humilié, l'image idéale de son père. Elle découvre alors la souffrance du Christ bafoué, le Serviteur Souffrant annoncé par Isaïe.

Une autre de ses souffrances : l'atmosphère spirituelle de la communauté, marquée encore de jansénisme et par l'image d'un Dieu justicier. Certaines sœurs redoutent cette justice. Nombre d'entre elles souffrent de scrupules. Malgré sa confession générale de mai 1888 à son directeur, le P. Pichon, jésuite, Thérèse n'est pas exempte d'inquiétudes. Une grande paix l'inonde cependant le 8 septembre 1890 lorsqu'elle fait enfin profession. Mais la prise du voile noir (cérémonie publique) du 24 sera un jour « tout entier voilé de larmes ».

C'est la lecture - inhabituelle à l'époque - de St Jean de la Croix qui va dilater son âme. Dans le *Cantique Spirituel* et la *Vive Flamme d'Amour* elle découvre « le Saint de l'Amour par excellence ». Elle pressent que là doit se diriger sa route. Lors d'une retraite communautaire (octobre 1891), un franciscain, le P. Alexis Prou, la lance « sur les flots de la confiance et de l'amour » sur lesquels elle n'osait avancer.

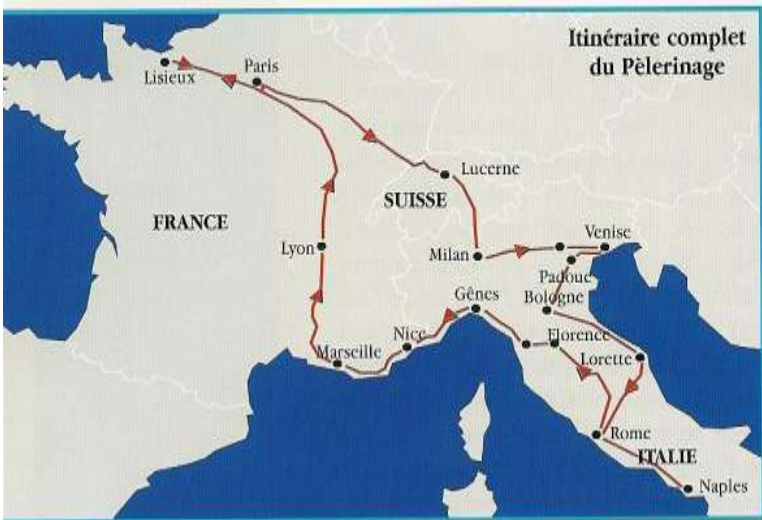
Le rude hiver 1890-1891 et une grave épidémie de grippe tuent Mère Geneviève, fondatrice et « Sainte » du Carmel de Lisieux, et trois autres religieuses. Epargnée, sœur Thérèse se révèle active et forte, sa vraie nature. Le retour de son père chez les Guérin - atteint d'infantilisme - en mai 1892 (le bail des Buissonnets a été résilié à Noël 1889) est un soulagement pour Thérèse. Céline ne le quitte plus, tout en songeant à devenir carmélite à son tour.

L'élection de sa sœur Agnès de Jésus (Pauline) comme prieure à la place de Mère Marie de Gonzague (20/2/1893) épanouit le cœur de Thérèse. Sa sœur lui confie la tâche de versifier et de composer des récréations théâtrales pour les fêtes liturgiques et communautaires.

Thérèse va composer deux pièces sur Jeanne d'Arc « sa sœur chérie », à l'honneur en cette fin de siècle. Elle les joue avec ferveur et conviction (1894-95).

La mort de son père, chez les Guérin, au château de la Musse, libère Céline qui, selon son désir et celui de Thérèse, entre au Carmel de Lisieux (sept. 1894). Elle y apporte son appareil photographique qui animera les récréations et laissera à la postérité le visage de sœur Thérèse.

C'est fin 1894-début 1895 que sœur Thérèse, toujours en quête de sainteté, fait une découverte déterminante : deux textes de l'Ancien Testament, lus dans un carnet de Céline, illuminent une recherche de plusieurs années. Aspirant à devenir sainte, consciente de sa faiblesse, elle se sent incapable de « gravir le rude escalier de la sainteté ». Mais les bras de Jésus seront « l'ascenseur » qui l'emportera. Là, restant petite, « et le devenant de plus en plus », Dieu la fera



sainte. Toute l'année 1895, illuminée par cette révélation, voit son essor spirituel. Ayant découvert les trésors de Dieu « Amour Miséricordieux », elle s'offre à Lui le 9 juin 1895, lors de la messe de la Trinité. Elle atteint un sommet mystique, toujours cachée aux yeux de ses compagnes.

Mère Agnès de Jésus venait de lui ordonner d'écrire « ses souvenirs d'enfance » pour sa famille. Thérèse obéit et entreprend, dans ses rares moments libres, de « chanter les miséricordes du Seigneur » dans sa courte vie. Elle se voit comme une « petite fleur blanche » qui a grandi sous les rayons du soleil divin. En janvier 1896, elle remettra un cahier de 86 pages (Manuscrit A) à la prieure, dans lequel elle fait une relecture de sa vie à la lumière de l'Amour Miséricordieux.

La réélection de Mère Marie de Gonzague, le 21 mars 1896, après sept tours de scrutin, divise la Communauté. La prieure confie les cinq novices à la plus jeune d'entre elles : sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Celle-ci s'acquitte de cette fonction difficile, en de telles circonstances, avec une maturité et un art étonnants. C'est encore à elle que seront confiés deux prêtres missionnaires qui partiront pour la Chine et l'Afrique. A ces sept jeunes, elle donne les secrets de sa « petite voie d'enfance spirituelle » qui lui réussit si bien (cf. la doctrine de Thérèse p. 14 - 15).

Atteinte depuis des mois d'un mal de gorge persistant qu'on soigne en vain, sœur Thérèse a deux hémoptysies lors de la Semaine Sainte 1896. Bien loin de s'affoler, elle y voit un appel de l'Époux et se réjouit d'aller bientôt le rejoindre. Mais subitement déroutée, vers Pâques elle entre dans une nuit intérieure profonde, un « souterrain », des « brouillards ». Le Ciel semble fermé pour elle. Cette épreuve de la foi et de l'espérance qui la fait participer à la Passion de Jésus, avec quelques accalmies, va durer jusqu'à sa mort. Épreuve rédemptrice : elle accepte de rester seule dans la nuit pour que les athées reçoivent la lumière.

Au cours de l'été, à l'oraison, de « grands désirs » étranges la font souffrir : elle voudrait être prêtre, prophète, Docteur de l'Église, missionnaire, martyr... Tombant sur un passage de saint Paul, elle découvre enfin - elle a vingt-deux ans - sa véritable vocation : « dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour. Ainsi je serai tout. » En rédigeant ces confidences pour sa sœur Marie du Sacré - Cœur, en septembre 1896, sa marraine, elle donnera au monde un chef-d'œuvre spirituel (Manuscrit B). Son désir de « sauver les âmes » ne cessera de la poursuivre : son départ au carmel de Saïgon, fondé par celui de Lisieux, est envisagé.

Mais la tuberculose, toujours non décelée, gagne du terrain. Début 1897, sœur Thérèse pressent que sa « course ne sera pas longue ». En avril, épuisée, elle doit abandonner toute vie communautaire. Elle reste soit dans sa cellule, soit dans le jardin. En juin, sa sœur Agnès prend conscience de sa mort prochaine.

Affolée, elle intervient auprès de Mère Marie de Gonzague pour que sa jeune sœur complète ses souvenirs. Fiévreuse, Thérèse écrira encore 36 pages sur un petit cahier noir. Épuisée, elle est descendue à l'infirmerie le 8 juillet. Pendant un mois, elle crachera du sang, dormant peu, ne pouvant se nourrir. La tuberculose va gagner les intestins. Le docteur de Cornière la soigne selon les moyens de l'époque, dérisoires.

Dans l'infirmerie, ses sœurs se relaient pour la veiller. Mère Agnès note depuis avril les propos de sa sœur. Plus de 850 paroles recueillies deviendront plus tard les *Derniers Entretiens*. Dans cette petite pièce, Thérèse souffre, prie, pleure, plaisante pour distraire ses sœurs, évoque sa courte vie.

Toujours dans sa nuit, elle comprend la tentation du suicide. Jusqu'au bout, elle va vivre de confiance et d'amour. Elle s'identifie à Jésus souffrant et offre tout « pour les pécheurs ». Un grand désir lui vient de « faire du bien après sa mort ». Elle écrit encore péniblement quelques lettres testamentaires à ses deux frères Bellière et Roulland.

D'atroces souffrances l'épuisent, sans lui ôter son sourire, ni sa paix profonde. À une période de rémission succède une agonie de 48 heures. Elle expire le jeudi 30 septembre 1897 en murmurant : « Mon Dieu je vous aime ! » Son visage était très beau.

Ayant vécu inconnue dans un carmel de province, elle meurt inconnue. Morte à la fois de tuberculose et d'« Amour », selon son vœu. Elle écrivait à l'abbé Bellière : « Je ne meurs pas, j'entre dans la Vie ». Tout allait commencer...

UNE FEMME

*"Je ne puis encore comprendre
pourquoi les femmes sont si
facilement excommuniées en
Italie, à chaque instant
on nous disait :*

*"N'entrez pas ici...
N'entrez pas là,
vous seriez excommuniées !..."
Ah ! les pauvres femmes,
comme elles sont méprisées !..."*

*Cependant elles aiment
le Bon Dieu en bien plus grand
nombre que les hommes
et pendant la Passion de Notre-
Seigneur, les femmes eurent plus
de courage que les apôtres,
puisqu'elles bravèrent
les insultes des soldats
et osèrent essuyer
la Face adorable de Jésus...
C'est sans doute pour cela qu'Il
permet que le mépris soit leur
partage sur la terre, puisqu'Il l'a
choisi pour Lui-même...
Au Ciel, Il saura bien montrer
que ses pensées ne sont pas
celles des hommes, car alors les
dernières seront les premières...*

*Plus d'une fois pendant
le voyage,
je n'ai pas eu la patience
d'attendre le Ciel
pour être la première..."*

(Ms A, 66v°)

Tableau généalogique



Marie



Pauline



Léonie

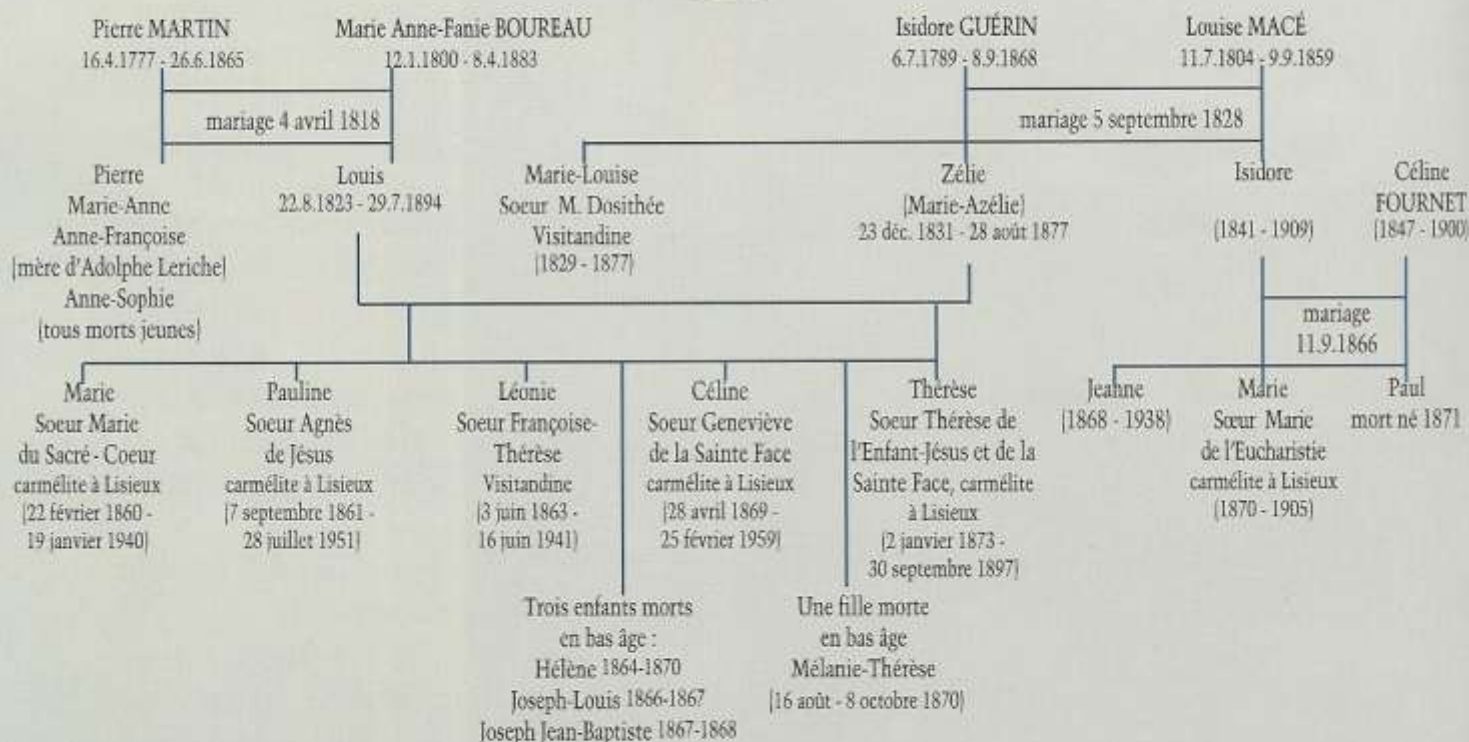


Céline



LES MARTIN

LES GUÉRIN





« Ô ma Sœur chérie, je vous en prie, comprenez votre petite fille, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car "Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin" a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais "bien loin", c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons il nous transformera en flammes d'amour...

Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens !... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour...

La crainte ne conduit-elle pas à la Justice ?... Puisque nous voyons la voie, courons ensemble. Oui, je le sens, Jésus veut nous faire les mêmes grâces, il veut nous donner gratuitement son Ciel.»

- (Lettre 197) -

« Ah ! malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs, j'ai la vocation d'être Apôtre... je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle ta Croix glorieuse, mais, ô mon Bien-Aimé, une seule mission ne me suffirait pas, je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées... Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles... Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte... »

- (Ms B, 3 r^o) -

Les serviteurs de Dieu

Louis Martin (1823-94)
et Zélie Guérin (1831-77)
Parents de Ste Thérèse
de l'Enfant-Jésus déclarés
"Vénérables" par Jean-Paul II
le 26 mars 1994



© OCL Lisieux



© OCL Lisieux

« Le bon Dieu m'a donné
un père et une mère
plus dignes du Ciel
que de la terre »

St Thérèse de l'Enfant-Jésus
(Lettre 261 du 26 juillet 1897)

Les procès pour les Causes de canonisation des Serviteurs de Dieu Louis MARTIN et Zélie GUÉRIN, parents de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, ont été instruits séparément par les diocèses de Bayeux-Lisieux et de Sées, entre 1957 et 1960, puis envoyés à Rome.

Ces deux Causes, conduites selon la méthode historique et présentées à la Congrégation pour les causes des saints dans une unique étude ou *Positio*, seront discutées en même temps. Si l'Église le décide, les deux époux pourront ainsi être glorifiés ensemble.

Les fidèles sont donc invités à invoquer conjointement Louis Martin et Zélie Guérin pour obtenir faveurs et miracles par leur intercession.

Le 26 mars 1994, le Pape Jean-Paul II les a déclarés "Vénérables", reconnaissant leurs "vertus héroïques".

Pour les grâces reçues, pour l'envoi de dons et pour des renseignements, s'adresser à la :

Postulation Générale
des Carmes Déchaux,
Corso d'Italia, 38
00198 Roma (Italie)

**Prière pour
obtenir des grâces
par l'intercession
des Serviteurs de Dieu
et pour leur glorification**

Dieu notre Père,
je te remercie de nous avoir donné
Louis Martin et Zélie Guérin.
Dans l'unité et la fidélité
du mariage, ils nous ont offert
le témoignage d'une vie chrétienne
exemplaire, en accomplissant
leurs tâches quotidiennes
selon l'esprit de l'Évangile.
En élevant une famille nombreuse,
à travers les épreuves, les deuils
et les souffrances,
ils ont manifesté leur confiance
en toi et adhéré généreusement
à ta volonté.

Seigneur,
fais-nous connaître tes desseins
à leur égard, et accorde-moi
la grâce que je te demande,
dans l'espérance que le père
et la mère de sainte Thérèse
de l'Enfant-Jésus puissent un jour
être proposés en modèle
par l'Église aux familles
de notre temps.
Amen.



La découverte de sa vocation

*"Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée :
Ô Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée,
ma vocation, c'est l'Amour !... Oui j'ai trouvé ma place
dans l'Église et cette place, ô mon Dieu,
c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Cœur de l'Église,
ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout...
ainsi mon rêve sera réalisé !!!... » (Ms B, 3v°)*

« Considérant le corps mystique de l'Église, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par S^t Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous... La Charité me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Église avait un corps, composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous ne lui manquait pas, je compris que l'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'Amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Église, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que l'Amour renfermait toutes les Vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux...en un mot qu'il est Éternel !...

Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : Ô Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour !...

Oui j'ai trouvé ma place, dans l'Église et cette place, ô

mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout... ainsi mon rêve sera réalisé !!!... » (Ms B, 3v°)

« Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élance, au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain, mais surtout j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien. Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de

repentir me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour. »

(Fin du Ms C)



Marie-Madeleine
Abbaye de Solesmes



lcone

L'épreuve de la foi

*“Aux jours si joyeux de Pâques 1896”,
Thérèse est plongée dans une nuit
qui va durer dix-huit mois, jusqu'à sa mort.
Elle offre cette obscurité
pour que les non-croyants aient la lumière.*

« ... mais tout à coup les brouillards qui m'environnent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire mon tourment redouble, il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi :

- Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession *éternelle* du Créateur de toute ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'environnent, avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

« Mère bien-aimée, l'image que j'ai voulu vous donner des ténèbres qui obscurcissent mon âme est aussi imparfaite qu'une ébauche comparée au modèle, cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit...

Ah ! que Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais Il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la Foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. »

(Ms C, 6v^o-7r^o)





Ma joie !

*Il est des âmes sur la terre
Qui cherchent en vain le bonheur
Mais pour moi, c'est tout le contraire
La joie se trouve dans mon cœur
Cette joie n'est pas éphémère
Je la possède sans retour
Comme une rose printanière
Elle me sourit chaque jour.*

*Vraiment je suis par trop heureuse,
Je fais toujours ma volonté...
Pourrais-je n'être pas joyeuse
Et ne pas montrer ma gaîté ? ...
Ma joie, c'est d'aimer la souffrance,
Je souris en versant des pleurs
J'accepte avec reconnaissance
Les épines mêlées aux fleurs.*

*Lorsque le Ciel bleu devient sombre
Et qu'il semble me délaisser,
Ma joie, c'est de rester dans l'ombre
De me cacher, de m'abaisser.
Ma joie, c'est la Volonté Sainte
De Jésus mon unique amour
Ainsi je vis sans nulle crainte
J'aime autant la nuit que le jour*

*Ma joie, c'est de rester petite
Aussi quand je tombe en chemin
Je puis me relever bien vite
Et Jésus me prend par la main
Alors le comblant de caresses
Je Lui dis qu'Il est tout pour moi
Et je redouble de tendresses
Lorsqu'Il se dérobe à ma foi.*

*Si parfois je verse des larmes
Ma joie, c'est de les bien cacher
Oh ! que la souffrance a de charmes
Quand de fleurs on sait la voiler !
Je veux bien souffrir sans le dire
Pour que Jésus soit consolé
Ma joie, c'est de le voir sourire
Lorsque mon cœur est exilé...*

*Ma joie, c'est de lutter sans cesse
Afin d'enfanter des élus.
C'est le cœur brûlant de tendresse
De souvent redire à Jésus :
"Pour toi, mon Divin petit Frère
"Je suis heureuse de souffrir
"Ma seule joie sur cette terre
"C'est de pouvoir te réjouir.*

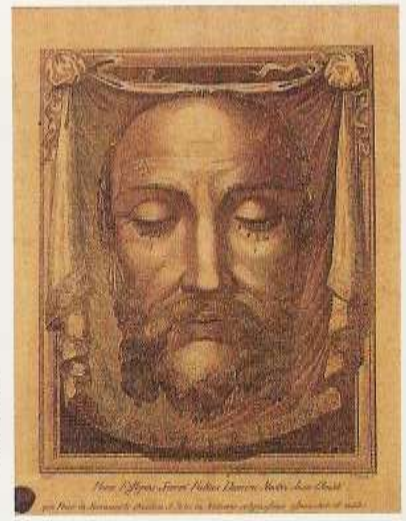
*"Longtemps encor je veux bien vivre
"Seigneur, si c'est là ton désir
"Dans le Ciel je voudrais te suivre
"Si cela te faisait plaisir.
"L'amour, ce feu de la Patrie
"Ne cesse de me consumer
"Que me font la mort ou la vie ?
"Jésus, ma joie, c'est de t'aimer !"*



© OCL Liseux



© Cerf/Loise



Images que tenait Thérèse sur la photo ci-contre

LA PRIÈRE DE THÉRÈSE

La prière de Thérèse

« N'est-ce point dans l'oraison que les S^{ts} Paul, Augustin,
Jean de la Croix, Thomas d'Aquin, François,
Dominique et tant d'autres illustres Amis de Dieu
ont puisé cette science Divine qui ravit les plus grands génies ?
Un savant a dit : "Donnez-moi un levier, un point d'appui,
et je soulèverai le monde".

Ce qu'Archimède n'a pu obtenir
parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu
et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel,
les Saints l'ont obtenu dans sa plénitude.
Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui :
Lui-même, et Lui seul.
Pour levier : l'oraison, qui embrase d'un feu d'amour,
et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde,
c'est ainsi que les Saints encore militants
le soulèvent et que jusqu'à la fin du monde les Saints
à venir le soulèveront aussi. »
(Ms C, 36)

« Pour moi la prière, c'est un élan du cœur,
c'est un simple regard jeté vers le Ciel,
c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve
comme au sein de la joie,
enfin c'est quelque chose de grand,
de surnaturel qui me dilate l'âme et m'unit à Jésus. »
(Ms C, 25v°)



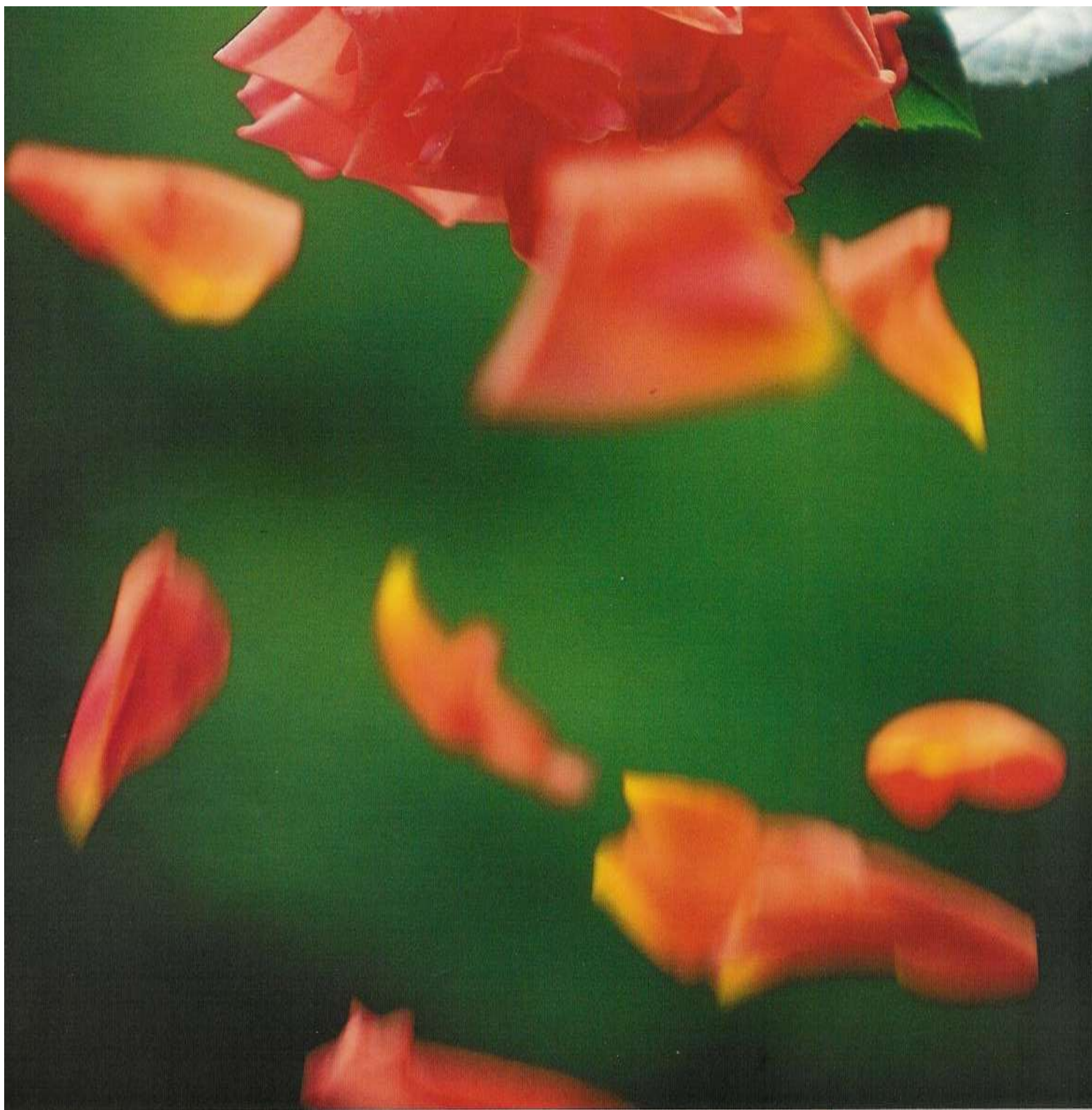
Armoiries mystiques peintes par Thérèse

*« Ce n'est pas à la première place,
mais à la dernière que je m'élance,
au lieu de m'avancer avec le pharisien,
je répète, remplie de confiance, l'humble prière
du publicain, mais surtout j'imité la conduite
de Madeleine, son étonnante ou plutôt son
amoureuse audace qui charme le Cœur de
Jésus, séduit le mien. Oui je le sens, quand
même j'aurais sur la conscience tous les péchés
qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé
de repentir me jeter dans les bras de Jésus, car
je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui
revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon
Dieu, dans sa prévenante miséricorde a
préservé mon âme du péché mortel que je
m'élève à Lui par la confiance et l'amour. »*

(Fin du Ms C)



Dernière cellule de Thérèse



*"Jésus, mon seul Amour, au pied de ton Calvaire
Que j'aime chaque soir à te jeter des Fleurs!...
En effeuillant pour toi la rose printanière
Je voudrais essuyer tes pleurs....
Jeter des Fleurs, c'est t'offrir en prémices
Les plus légers soupirs, les plus grandes douleurs.
Mes peines et mes joies, mes petits sacrifices
Voilà mes fleurs !....
Jeter des Fleurs, Jésus, voilà mon arme
Lorsque je veux lutter pour sauver les pécheurs
La victoire est à moi.... toujours je te désarme
Avec mes fleurs !!!..."*

"Jeter des fleurs" (PN 34).



© OCL Lisioux

Les derniers entretiens

Pendant les six derniers mois de sa vie, Mère Agnès de Jésus, la sœur de Thérèse (Pauline), a noté des paroles de sa sœur malade puis mourante. A travers ces 850 paroles ("Derniers Entretiens", parus au Cerf), nous découvrons une femme souffrante, simple, humaine, héroïque, joyeuse, soucieuse des autres, parfois écrasée, très proche de tous les grands malades.

■ 15 MAI 1897

Pour moi, je ne trouve plus rien dans les livres, si ce n'est dans l'Évangile. Ce livre-là me suffit (...) Après tout, cela m'est égal de vivre ou de mourir. Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus après la mort que je n'aie déjà en cette vie. Je verrai le Bon Dieu, c'est vrai ! mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre.

■ 20 MAI

On me dit que j'aurai peur de la mort. Cela se peut bien. Il n'y en a pas une ici plus défiante que moi de ses sentiments. Je ne m'appuie jamais sur mes propres pensées ; je sais combien je suis faible ; mais je veux jouir du sentiment que le Bon Dieu me donne maintenant. Il sera toujours temps de souffrir du contraire.

■ ...JUIN

Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les Sacrements ; mais quand le Bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand même, tout est grâce.

- *La vie est triste !*

- C'est l'exil qui est triste, et non la vie, reprenait-elle. Il faut réserver ce beau nom de vie à ce qui ne doit jamais mourir, et, puisque nous en jouissons dès ce monde, la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie !

■ 23 JUIN

Quand même j'aurais accompli toutes les œuvres de saint Paul, je me croirais encore "serviteur inutile", mais c'est justement ce qui fait ma joie, car n'ayant rien, je recevrai tout du Bon Dieu.

■ 21 JUILLET

Qu'est-ce que cela me fait que ce soit moi ou une autre qui donne cette voie aux âmes ; pourvu qu'elle soit montrée, qu'importe l'instrument !

■ 21 JUILLET

... Je vous dis humblement : qu'est-ce que la vérité ? Faites que je voie les choses telles qu'elles sont, que rien ne me jette de poudre aux yeux.

■ 30 JUILLET

Hémoptysies continuelles, étouffements. On pense qu'elle ne passera pas la nuit.

- *C'est bien dur de tant souffrir, cela doit vous empêcher toute pensée !*

- Non, cela me laisse encore dire au Bon Dieu que je l'aime, je trouve que c'est suffisant.

■ 3 AOÛT

Grandes souffrances, épaule meurtrie.

Mes petites sœurs, priez pour les pauvres malades à la mort. Si

vous saviez ce qui se passe ! Comme il faudrait peu de chose pour perdre patience ! Il faut être charitable pour n'importe lesquelles... je n'aurais pas cru cela autrefois.

■ 8 AOÛT

Je lui disais que je ferais valoir ses vertus plus tard : C'est le bon Dieu tout seul qu'il faut faire valoir, car il n'y a rien à faire valoir dans mon petit néant.

■ 9 AOÛT

On lui disait qu'elle était une sainte :

Non, je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints. Je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces, voilà ce que je suis. Ce que je dis c'est la vérité, vous le verrez au Ciel.

■ ... AOÛT

Si vous saviez quelles affreuses pensées m'obsèdent ! Priez bien pour moi afin que je n'écoute pas le démon qui veut me persuader de tant de mensonges. C'est le raisonnement des pires matérialistes qui s'impose à mon esprit : Plus tard, en faisant sans cesse des progrès nouveaux, la science expliquera tout naturellement, on aura la raison absolue de tout ce qui existe et qui reste encore un pro-



© OCL Lisieux

blème, parce qu'il reste beaucoup de choses à découvrir..., etc.

■ 11 AOÛT

Faiblesse et maigreur croissantes.
Je ne m'attendais pas à souffrir comme cela : je souffre comme un petit enfant ...

Je suis trop petite pour avoir la force par moi-même.

■ 18 AOÛT

Dans l'état de faiblesse où je me trouve, je me demande ce que je deviendrais si je voyais une grosse araignée sur notre lit. Enfin, je veux bien encore accepter cette peur-là pour le bon Dieu.

... Mais si vous demandiez à la Sainte Vierge que cela n'arrive pas ?

■ 20 AOÛT

... Quand on pense que j'ai eu tant de mal toute ma vie à dire mon chapelet !

■ 28 AOÛT

Tenez, voyez-vous là-bas le trou noir (*sous les marronniers près du cimetière*) où l'on ne distingue plus rien : c'est dans un trou comme cela que je suis pour l'âme et pour le corps. Ah! oui, quelles ténèbres ! Mais j'y suis dans la paix.

■ 11 SEPTEMBRE

Je vous aime beaucoup, mais

beaucoup ! Quand j'entends ouvrir la porte, je crois toujours que c'est vous ; et quand vous ne venez pas, je suis toute triste.

Donnez-moi un baiser, un baiser qui fasse du bruit ; enfin que les lèvres fassent "pit !"

■ 17 SEPTEMBRE

Nuit sans sommeil, toux.

- Autour des malades, il faut être gai.

Voyons, il ne faut pas se lamenter comme des personnes qui n'ont pas d'espérance.

D'un air un peu malin :

- Vous finirez par me faire regretter la vie.

■ 22 SEPTEMBRE

Ne peut presque plus parler.

- *Quelle terrible maladie et combien vous avez souffert !*

- Oui !!! quelle grâce d'avoir la foi ! Si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort sans hésiter un seul instant.

■ 30 SEPTEMBRE Agonie.

Le matin je la gardai pendant la Messe. Elle ne me disait pas un mot. Elle était épuisée, haletante ; ses souffrances, je le devinais, étaient inexprimables. Un moment, elle joignit les mains et regardant la statue de la Sainte Vierge :

- Oh ! je l'ai priée avec une ferveur ! Mais c'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation...

O ma bonne Sainte Vierge, venez à mon secours ! ...

Oh ! Vous savez que j'étouffe...

Si vous saviez ce que c'est que d'étouffer !

... Mon Dieu, ayez pitié de votre pauvre petite fille ! Ayez-en pitié ! O ma Mère, je vous assure que le calice est plein jusqu'au bord !...

... Mais le Bon Dieu ne va pas m'abandonner, bien sûr...

... Il ne m'a jamais abandonnée.

... Oui, mon Dieu, tout ce que vous voudrez, mais ayez pitié de moi !

... Mes petites sœurs ! Mes petites sœurs, priez pour moi !...

Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité ; oui, j'ai compris l'humilité du cœur...

Il me semble que je suis humble ...

Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est quand même bien vrai !

... Et je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour.

Elle a expiré vers 19^h20.